

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédouchim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

Nous sommes dans une semaine particulièrement dense. Nous sommes dans la période du **עומר** (*Omer*), entre *Pessa'h* et *Chavouot*, et cette semaine porte une intensité singulière : elle contient **יום הזיכרון** (*Yom HaZikaron*), le Jour du souvenir, puis **יום העצמאות** (*Yom HaAtzmaout*), le Jour de l'indépendance. Elle s'inscrit aussi dans l'approche de **ליג בעומר** (*Lag BaOmer*). Autant de moments marquants, qui se déploient au cœur même de la double *paracha* que nous lisons : **אהרי מות** et **קדושים**.

Il y a quelque chose de profondément émouvant à constater que, dans la semaine même où nous rappelons la mémoire de nos soldats extraordinaires et où nous célébrons la souveraineté retrouvée d'*Israël*, nous lisons précisément ces deux sections : l'une nommée **אהרי מות**, *après la mort*, l'autre **קדושים**, *sainteté*. Comme si la *Torah* elle-même nous soufflait une clé de lecture de ces jours : après la mort, la sainteté. Après la disparition de ces êtres d'exception, qu'avons-nous à entendre ? Que nous disent leur mort, leur sacrifice, leur effacement devant le collectif ? Ils nous appellent à la **קדושה** (*kedoucha*), c'est-à-dire à une existence vouée à quelque chose de plus grand que soi.

Le peuple d'*Israël* est un **עם קדוש** (*am kadoch*), un peuple consacré. Non parce qu'il serait détaché du réel, mais parce qu'il est voué à une mission particulière. Et ce que je voudrais interroger, à travers cette semaine et à travers notre étude, c'est précisément cela : quel est le rôle du peuple d'*Israël* ? Que signifie être un peu plus **קדוש**, dans cette période du **עומר**, qui est toute entière un temps de travail intérieur, de maturation et de relation ?

Car ce que nous allons découvrir, c'est que dans toutes les relations que nous cherchons à construire, entre les êtres, dans le couple, dans le peuple, entre *Israël* et les nations, l'amour ne suffit pas. Nous parlerons du couple, du peuple d'*Israël*, de l'amour, mais aussi, et surtout, d'une notion décisive : le **כבוד** (*kavod*), la considération ou le respect. C'est lui qui rend la relation harmonieuse. C'est lui qui en constitue le socle véritable.

Avant d'y venir, il faut entendre ce que cette période de **יום הזיכרון** et de **יום העצמאות**, nous enseigne le lien entre **אהרי מות**, et **קדושים**, nous

dit que lorsque des êtres d'exception se donnent littéralement pour le peuple d'*Israël*, cela doit nous transformer. Leur sacrifice doit d'abord nous apprendre qu'il existe, dans la vie, quelque chose de plus grand que moi. Il existe au-delà de ma personne, au-delà de mon intérêt, au-delà de mon ego, une réalité qui me dépasse : le collectif.

Nous leur devons l'existence même d'*Israël*. La terre d'*Israël*, l'existence d'un peuple souverain sur sa terre, n'auraient pas été possibles sans ceux qui ont été prêts à se donner entièrement. Dès lors, avant même d'entrer dans la célébration de **יום העצמאות**, nous devons nous laisser éveiller à ce sentiment fondamental : qu'est-ce que cela signifie faire partie d'une collectivité ? Qu'est-ce que cela signifie appartenir à une grande famille ?

Le peuple d'*Israël* est une famille. Je le répète souvent : le judaïsme n'est pas une religion au sens réducteur où on l'entend parfois ; c'est d'abord un peuple. C'est pour cela qu'un Juif qui ne pratique pas reste un Juif. Même s'il se dit athée, même s'il se pense éloigné, cela ne change rien à son appartenance. On ne cesse pas d'appartenir à un peuple. **יום העצמאות** est précisément le jour où, redevenus souverains, nous avons à nouveau quelque chose à dire aux nations, parce que nous sommes à nouveau porteurs d'un message.

Lorsque viennent ces jours, surtout pour ceux qui vivent encore loin de la terre d'*Israël*, il est essentiel de se nourrir de ces figures qui ont accepté de s'effacer pour qu'existe la collectivité d'*Israël*. J'avais mis par écrit, il y a quelque temps, l'*hesped* d'une femme devenue depuis extrêmement connue : *Hadass Loewenstern*. Son mari est tombé au combat en décembre 2023, pendant la guerre. Mère de six enfants, elle écrit son texte en chemin vers l'enterrement de son époux. En l'entendant, j'ai eu le sentiment qu'il ne s'agissait pas seulement d'un discours bouleversant, mais d'une véritable leçon de *Torah*. Je l'ai traduit, mis par écrit, et je le relis souvent, notamment lorsque je vais en *Israël* avec des groupes, pour nous rappeler ce que signifie être lié à notre terre et liés les uns aux autres.

Voici ses mots : « *tu n'es pas né ici, tu es né à New York, tu as grandi dans le New Jersey, tu aurais pu vivre une vie tranquille et confortable.*

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédochim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

*Mais tes parents ont choisi de monter en Israël et de lier leur histoire à celle du peuple juif sur sa terre. Lorsqu'ils ont planté à Beit Shemesh leur premier arbre, ils étaient bouleversés de voir des racines prendre dans cette terre si sainte ». Et maintenant, dit-elle, cette terre va te recevoir dans ses bras. Elle aurait voulu une autre fin. Elle aurait voulu qu'il rentre à la maison, que leur vie continue, avec leurs six enfants, leur quotidien simple, le manque de place à la maison, le cours des jours ordinaires. Mais elle promet de poursuivre et d'augmenter encore la lumière.*

*Elle dit encore qu'Israël s'acquiert à travers les épreuves, et qu'il faut regarder les événements à l'échelle de l'éternité. Elle raconte qu'au moment où son mari est parti, le 7 octobre, elle l'a conduit devant leur bibliothèque et lui a montré les livres : Maïmonide, Na'hmanide, le Ritva, le Pri Tsadik. Elle lui a dit : regarde, tous ces auteurs sont jaloux de toi. Pendant deux mille ans, eux auraient rêvé d'être à ta place, de porter l'uniforme de צה"ל et de défendre le peuple juif sur sa terre souveraine. Alors, dit-elle, il faut remercier Dieu de nous avoir permis de revenir sur notre terre pour nous y défendre.*

Ce texte est bouleversant, mais surtout il est d'une force immense. Il ne nie ni la douleur ni la déchirure. Il affirme simplement que vivre pour cette terre, pour ce peuple, pour cette histoire, c'est accepter qu'il existe quelque chose de plus grand que soi. Voilà la קדושה (kedoucha), sainteté, au sens où nous devons l'entendre ici. Non pas un retrait du monde, mais une existence consacrée. Elle dit en somme : j'ai un rôle à jouer, et malgré le prix, malgré la souffrance, je continue à l'assumer. Il y a moi, mais il y a aussi ce qui me dépasse.

Cette scène où elle conduit son mari devant la bibliothèque m'a profondément marquée. Elle résonne avec une autre scène, beaucoup plus intime, que j'ai vécue avec ma fille avant son mariage. Ensemble, nous avons étudié les שבע ברכות (Cheva Berakhot), afin d'être prêtes à ce qui allait être dit sous la חופה (houppa), puis durant les sept jours qui suivraient. Et là encore, quelque chose de fondamental apparaît. Que dit-on à un couple qui s'apprête à se marier ? On ne lui parle pas d'abord de son bonheur privé. On lui dit

d'abord que Dieu a créé le monde לכבודו (likhvodo), pour Sa gloire ; qu'Il a créé Adam ; qu'Il a tiré 'Hava d'un côté d'Adam ; que l'homme et la femme viennent d'une même âme déployée en deux êtres distincts.

Mais plus encore : avant même de parler de leur joie à eux, les bénédictions font place à Jérusalem. "שׁוֹשׁ תְּשׁוּשׁ וְתִגַּל הַעֲקָרָה בְּקִבּוּץ בְּנֵיהָ לְתוֹכָהּ בְּשִׂמְחָה" que se réjouisse la stérile en voyant ses enfants rassemblés en son sein dans la joie. Qui est cette "stérile" ? C'est Jérusalem, privée de ses enfants pendant deux mille ans. En d'autres termes, à un couple qui se tient sous la houppa, on dit : vous pensez que votre mariage ne concerne que vous deux, mais Jérusalem aussi se réjouit de votre union. Votre histoire n'est pas seulement votre histoire. Vous entrez dans une histoire plus vaste, celle du peuple d'Israël.

C'est une leçon capitale. Tant qu'on est seul, on se construit autour de soi : son rythme, ses études, son travail, son équilibre, sa vie. Il y a une forme d'égoïsme légitime dans le célibat : on bâtit son être. Puis, soudain, on entre dans un monde à deux. Et la Torah vient dire : attention, même ce deux n'est pas encore le dernier horizon. Vous construisez beaucoup plus grand que vous-mêmes. Vous participez à la grande histoire d'Israël. Si un couple comprend cela au moment de la houppa, il possède déjà des outils puissants pour traverser les difficultés. Car il sait que son histoire excède infiniment ses seules émotions du moment. Il sait qu'il appartient à quelque chose qui le dépasse.

C'est aussi ce que doit renforcer יום העצמאות le sentiment d'appartenir à un collectif. Avant le 7 octobre, nous avons vu à quel point ce sentiment pouvait se fissurer. La fracture provoquée en Israël par le projet de réforme judiciaire a révélé une division extrêmement profonde. Certes, un peuple n'est pas censé être uniforme. Israël n'a jamais eu vocation à être homogène.

Nous sommes issus de douze tribus ; notre unité n'a jamais consisté à effacer les différences. Il faut distinguer l'unité de l'uniformité. L'unité est une alliance ; l'uniformité est un appauvrissement.

La question est donc immense : comment devient-on un peuple ? Comment, après deux mille ans d'éparpillement dans le Maghreb, en Russie, en Lituanie, en Pologne, en Europe occidentale, puis plus tard en Amérique, comment redevient-on une

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédochim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

unité vivante ? Comment fait-on pour ressentir une appartenance commune sans gommer la singularité de chacun ? Ce n'est ni en avalant l'autre, ni en vivant à côté de lui comme dans une simple colocation.

*Hadass* le dit admirablement : nous avons le droit de nous disputer, parce que des frères se disputent, mais ils se disputent autour de la même table. Nous avons plus en commun que ce qui nous sépare.

Dans le couple, c'est exactement la même chose. Il ne s'agit pas d'effacer les différences, ni de laisser l'un des deux absorber l'autre, ni de glisser dans une cohabitation sans intimité réelle. Combien de couples finissent par vivre comme des colocataires : un quotidien partagé, des enfants en commun, une organisation fonctionnelle, mais plus d'espace de rencontre véritable. Ce n'est plus un couple. C'est pourquoi il faut comprendre ce qui fonde réellement une relation harmonieuse.

Nous avons tous tendance à croire que le fondement d'une relation, quelle qu'elle soit, est l'amour. S'il y a de l'amour, pensons-nous, on pourra tout dépasser. Il suffirait donc d'aimer davantage. Or notre double paracha nous apprend autre chose. Dans **קדושים**, se trouve le verset fameux : "ואהבת לרעך כמוך" (*veahavta lereakha kamokha*), tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il est devenu, on le sait, le verset emblématique d'une civilisation entière, au point d'avoir été érigé en doctrine centrale par le christianisme. Et pourtant, l'histoire montre à quel point on peut parler d'amour tout en produisant une violence immense. Le mot amour, à lui seul, ne garantit rien.

Il faut regarder de près le texte de la Torah. Juste avant "ואהבת לרעך כמוך", sur dix-huit versets, apparaît vingt-quatre fois le mot **לא** (*lo*), ne... pas. Ne garde pas rancune. Ne hais pas. Ne fais pas honte. Ne lèse pas. Ne mens pas. Ne vole pas. Ne retiens pas le salaire. Ne reste pas passif devant le danger. Autrement dit, avant l'ordre positif d'aimer, il y a tout un travail négatif de retenue, de limite, de rapport juste à l'autre. L'amour est essentiel, mais il ne produit une relation saine que s'il repose sur un socle préalable de **כבוד** (*kavod*), considération.

Je dirais même plus : lorsqu'un couple me dit qu'il manque d'amour, je ne suis pas forcément

inquiète. L'amour se travaille, se construit, s'agrandit, mûrit. Mais lorsqu'un couple me dit qu'il y a entre eux un amour fou, une fusion permanente, qu'ils sont collés l'un à l'autre sans respiration, alors je m'inquiète. Car l'amour, lorsqu'il n'est pas précédé par le **כבוד**, peut devenir fusion, confusion, effacement des frontières, perte des individualités.

C'est précisément ce que nous enseigne aussi la période du *Omer*. Nous traversons des jours où les joies sont limitées : pas de mariages, moins de musique, une certaine retenue. Or le peuple juif, plus que tout autre, a le sens du mariage comme commencement de la construction. On se marie malgré tout : en temps de guerre, en temps de pandémie, dans les abris si nécessaire. Le mariage n'est pas, chez nous, le couronnement d'une situation idéale ; il est le point de départ d'une construction. Dès lors, que signifie cette retenue du *Omer* ?

Le *Talmud* enseigne que les vingt-quatre mille élèves de *Rabbi Akiva*, répartis en douze mille binômes, moururent entre *Pessa'h* et *Lag BaOmer*. Quelle que soit la manière de comprendre historiquement cette catastrophe épidémie ou participation à la révolte de *Bar Kokhba*, le *Talmud* ne donne qu'une seule explication : "שלא נהגו כבוד זה לזה" (*shelo nahagou kavod ze laze*), ils ne se comportaient pas avec considération les uns envers les autres.

Puis, de manière très étonnante, la *Guemara* enchaîne presque aussitôt sur un autre thème : l'homme qui n'est pas marié vit sans joie, sans bénédiction, sans bien. Autrement dit, la conclusion n'est pas qu'il faudrait renoncer au lien. La conclusion est qu'il faut apprendre à être en lien justement.

Comment comprendre cela ? *Rabbi Akiva* est précisément celui qui a enseigné que "ואהבת לרעך כמוך", est "זה כלל גדול בתורה" (*ze klal gadol baTorah*), un grand principe de la *Torah*. Comment ses propres élèves ont-ils pu échouer à ce point ? Et comment une telle faute mérite-t-elle une punition aussi terrible ? La réponse me semble être la suivante : ils n'ont pas manqué d'amour. Ils ont manqué de **כבוד**. Il y avait peut-être trop d'amour, ou plutôt un amour mal ordonné, qui ne laissait pas place à la singularité de l'autre.

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédochim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

L'amour pousse à la fusion. Le כבוד, ouvre au lien véritable. L'amour tend spontanément à couvrir les défauts. Le verset le dit : "ועל כל פשעים תכסה" (ve'al kol peshaim tekhasse ahava), l'amour couvre toutes les fautes. L'amour pardonne, excuse, minimise, justifie. C'est magnifique, mais ce n'est pas suffisant. Dans le couple, dans la parentalité, dans l'amitié, l'amour peut conduire à tout laisser passer, à manquer de rigueur, à ne plus percevoir l'autre tel qu'il est réellement.

Il peut aussi pousser à la fusion au point que l'un des deux se perde. On voit parfois des femmes souvent au début des histoires conjugales, parfois après des années de mariage venir demander si leur couple peut encore être sauvé, alors même que leur mari a déjà pris une distance décisive. Elles l'aiment profondément, elles sont prêtes à tout changer, à tout reprendre. Et pourtant, ce qui apparaît souvent, c'est qu'elles se sont entièrement oubliées. Elles ont vécu dans l'ombre de leur mari, de leurs enfants, de leur famille ; elles n'ont plus d'opinion propre, plus de passions propres, plus de centre intérieur. Or pour qu'il y ait un couple, il faut deux personnes. Deux êtres distincts, singuliers, consistants. Si l'un se dissout dans l'autre, il n'y a plus d'espace relationnel. Et sans espace relationnel, il n'y a plus de couple.

C'est pourquoi les dernières bénédictions des שבע ברכות (Cheva Berakhot), commencent par des formes de joie personnelle avant de nommer les joies relationnelles. גילה (guila), l'exultation, רינה (rina), le chant, דיצה (ditsa), l'allégresse, הדוה ('hedva), la jubilation : d'abord la joie d'exister soi-même. Puis seulement viennent אהבה (ahava), l'amour, אחוה (a'hava), la fraternité, שלום (shalom), la paix, ורעות (vereout), l'amitié. Il faut d'abord un monde intérieur, une singularité habitée, pour pouvoir entrer en relation.

Cette vérité vaut aussi à l'échelle collective. Le peuple juif souffre souvent d'une tentation profonde : vouloir être comme les autres peuples. Être accepté à condition de ne plus être soi. Or la Torah dit explicitement, dans אחרי מות (A'hareï Mot) : "כמעשה ארץ מצרים... לא תעשו וכמעשה ארץ" (kemaasse arets Mitsraïm... lo taassou, oukhemaasse arets Kena'an... lo taassou), vous n'agirez pas selon les pratiques du

pays d'Égypte... ni selon celles du pays de Canaan.

Vous ne devez pas imiter les autres peuples. Vous devez marcher selon Mes lois.

Le drame du peuple juif est souvent de chercher à être validé par les nations en leur disant : regardez, nous sommes comme vous. Mais nous ne sommes pas comme vous. Et c'est précisément cette singularité qu'il nous faut habiter au lieu de nous en excuser. La haine antisémite elle-même dit, à sa manière pervertie, que le peuple juif dérange parce qu'il ne se laisse jamais complètement dissoudre dans le grand indistinct. Le monde a besoin qu'Israël joue son rôle de peuple d'Israël. יום העצמאות, dit cela : notre souveraineté n'a de sens que si elle est l'expression d'une identité juive assumée.

Or, juste après l'interdit d'imiter l'Égypte ou Canaan, la Torah énumère toutes les lois des relations interdites, tous les interdits de l'intimité, y compris ceux qui concernent la famille et la נידה (nida). Puis, dans קדושים viennent tous les לא (lo), ne... pas, et ensuite seulement ואהבת (veahavta), tu aimeras.

Le chemin est très clair : **avant la proximité, il faut la frontière. Avant le lien, il faut la distinction.** Il y a des liens qui ne sont pas possibles, des limites à respecter, des espaces à préserver.

La נידה (nida), est souvent présentée comme un moyen de maintenir le désir dans le couple. C'est vrai, mais c'est secondaire. D'abord, elle enseigne que chacun doit exister. Lui comme personne. Elle comme personne. Pour qu'il y ait couple, il faut qu'il y ait une frontière, un espace vide et habitable entre les deux. Si je me fonds en toi, je ne suis plus moi. Si tu te fonds en moi, tu n'es plus toi. Le כבוד, c'est précisément cela : la capacité à préserver la frontière qui rend la relation possible.

Le כבוד, n'est pas une simple émotion. Dans la Torah, il est toujours lié à une manifestation concrète. On le rencontre souvent à côté du mot תפארת (tiféret), splendeur ou harmonie. Les vêtements du Cohen sont faits לכבוד ולתפארת (likhvode ouletifaret), pour l'honneur et pour la splendeur. Et justement, nous sommes dans la semaine de תפארת, dans le compte du Omer.

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédochim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

La première semaine est celle du **חסד** (*'hessed*), générosité, le don qui déborde. La deuxième est celle de **גבורה** (*guevoura*), retenue, la limite, la discipline. La troisième est celle de **תפארת** (*tiféret*), harmonie juste, le point d'équilibre entre le don et la retenue. **תפארת**, c'est l'énergie juste qui prend forme dans un acte concret. Le **כבוד** appartient à ce registre : il consiste à entrer dans une juste mesure avec l'autre, à reconnaître sa frontière et la mienne, à ne pas m'annuler et à ne pas l'absorber.

Plus il y a d'amour entre deux êtres, plus il faut qu'il y ait, en amont, du **כבוד**. Car le respect n'est pas de la soumission. Voilà précisément l'erreur moderne. Nous vivons sous le règne de l'égalité comprise de manière abstraite. Liberté, fraternité : oui, ce sont de grandes valeurs. Mais égalité, lorsqu'elle gomme les devoirs au nom des seuls droits, devient un leurre. Si je devais reformuler cette devise, je dirais : liberté, **כבוד**, fraternité. Car ce qui manque à notre monde, ce n'est pas l'égalité proclamée, c'est la considération réelle. Pourquoi le mot **כבוד** (*kavod*) n'est-il plus à la mode ? Parce qu'on croit que considérer quelqu'un revient à s'inférioriser devant lui.

Comme si le respect impliquait une hiérarchie dégradante. C'est faux. Le **כבוד**, dans la *Torah*, signifie autre chose : Je sais que j'ai été créée manquante, je n'ai pas toutes les qualités. J'en possède certaines, mais il en est d'autres qui me font défaut. Or Dieu a placé autour de moi des êtres qui, précisément là où je manque, portent une qualité que je n'ai pas. Une belle-sœur plus patiente, une voisine plus ordonnée, une amie plus paisible, une sœur plus structurée. Le **כבוד**, c'est ma capacité à reconnaître cette qualité chez l'autre, à m'en laisser inspirer, à entrer en lien avec elle non pour la consommer, mais pour apprendre d'elle.

Quand je considère quelqu'un, je lui donne de l'existence. Je reconnais en lui son "**צלם אלוקים**" (*tselem Elokim*), image de Dieu. Je lui dis, par mon attitude, que sa singularité a du prix. Et, en retour, je me nourris de ce qu'il porte. Il ne s'agit pas d'un rapport de domination, mais d'une rencontre féconde entre deux singularités. Là peut naître le véritable amour. Car il y a un faux amour, où le but est moi-même, et où l'autre n'est qu'un

moyen pour satisfaire mon besoin affectif, mon manque, mon désir d'être regardé. Et il y a un vrai amour, où le but est l'autre, parce que je le respecte, parce que je le considère, parce que je reconnais en lui une valeur irréductible.

Dans le faux amour, l'autre est consommé. Dans le vrai amour, qui repose sur le **כבוד**, je ne prends pas l'autre : je me relie à lui. Et cette manière d'être en relation prépare également le lien à Dieu. Car si je suis incapable de considération envers les êtres visibles qui m'entourent, comment prétendre respecter le Dieu invisible ? Si les hommes me sont transparents, si je ne les vois pas, si je les traverse sans les reconnaître, alors ma religiosité elle-même devient suspecte. On ne peut pas se dire relié au divin si l'on n'a pas appris à se tenir justement devant l'humain.

C'est là, sans doute, ce qui était en jeu chez les élèves de *Rabbi Akiva*. Leur *Torah* ne pouvait pas être complète tant qu'ils ne se voyaient pas vraiment les uns les autres. Peut-être s'aimaient-ils trop au sens d'une fusion dans le collectif, au point que personne n'émergeait plus comme singularité. Or Dieu nous a créés différents. Il faut pouvoir être vu. Il faut que ma qualité, mon timbre, ma place, soient reconnus. Sinon, ni l'amour ni la *Torah* ne peuvent s'accomplir pleinement.

C'est dans cet esprit qu'il faut entendre *Maimonide* lorsqu'il écrit, dans les lois du couple, qu'un homme doit respecter sa femme plus que lui-même et l'aimer comme lui-même. L'ordre est décisif : d'abord le respect, ensuite l'amour. C'est contre-intuitif pour nous, qui rêvons d'amour immédiat, de fusion évidente, de grands élans affectifs. Or *Maimonide* enseigne l'inverse : l'amour vient, il grandit, il se développe, mais seulement si le **כבוד**, lui prépare le terrain.

À chaque fois que le couple traverse la **בידה**, quelque chose de cette vérité se rejoue. On s'éloigne pour redevenir soi-même, pour retrouver son propre centre, puis on se reconnecte à l'autre, non plus dans la confusion, mais dans un espace riche de deux présences réelles. Combien de fois entend-on : je me suis oublié en route, je ne sais plus ce que je veux, je ne sais plus ce qui est important pour moi ? Il faut alors revenir à soi. Non pour se fermer, mais pour pouvoir rencontrer.

## L'amour ne suffit pas !

A'haré Mot- Kédochim, Paris, Vendredi 24 avril 2026 20h37– 21h50

*Rabbi Akiva* est, à cet égard, une figure extraordinaire. Il est l'amoureux par excellence. Amoureux de la *Torah*, qu'il découvre à quarante ans et qu'il poursuit avec une ferveur absolue ; amoureux de sa femme *Rachel*, dans une histoire d'une noblesse et d'une beauté rares ; amoureux de l'homme aussi, comme en témoigne sa capacité à juger favorablement autrui.

Le *Talmud* raconte qu'un homme engagea *Rabbi Akiva* pour travailler chez lui. À la fin de la période de travail, *Rabbi Akiva* demanda son salaire. Le propriétaire répondit qu'il n'avait pas d'argent. *Rabbi Akiva* demanda alors une bête, puis des fruits, puis un terrain, puis un vêtement ; à chaque fois, l'homme répondit qu'il n'avait rien. *Rabbi Akiva* repartit donc les mains vides, alors même qu'il devait rentrer chez lui à l'occasion d'une fête. Après la fête, cet homme vint lui apporter son salaire, ainsi que de nombreux présents, et lui demanda : qu'as-tu pensé lorsque je t'ai dit que je n'avais rien ? *Rabbi Akiva* répondit qu'il avait imaginé, chaque fois, une raison favorable : un investissement, une location, un vœu de consécration. Et l'homme lui dit que c'était exactement ce qui s'était passé.

Pourquoi raconter cette histoire ? Parce qu'elle dévoile la grandeur du regard de *Rabbi Akiva*. Il aime l'homme au point de le juger favorablement. Il le respecte au point de ne pas vouloir l'enfermer dans le soupçon. Il y a chez lui un **כבוד**, qui nourrit l'amour. Peut-être ses élèves ont-ils reçu de lui l'élan de l'amour, sans avoir suffisamment intégré ce travail de considération.

Notre génération, elle aussi, parle beaucoup d'amour. Elle exalte le lien, la proximité, l'authenticité émotionnelle. Mais enseigne-t-elle suffisamment le **כבוד** ? En *Israël*, pour vivre pleinement **יום העצמאות**, ne faut-il pas commencer par dire : je ne veux pas changer l'autre ; je ne veux pas simplement tolérer sa différence ; je veux apprendre de lui. Celui qui pratique autrement que moi, celui qui vient d'Éthiopie, du Yémen, du Maroc, de Pologne, de Russie, celui qui est religieux, traditionnel ou laïc, celui-là porte peut-être précisément ce qui me manque.

Si nous avons été dispersés aux quatre coins du monde, c'est peut-être pour revenir enrichis de multiples accents de l'âme juive. Chacun porte

une tonalité, une mémoire, une manière d'être au monde. Il n'y a pas de hasard à ce rassemblement des exils. Nous avons à apprendre les uns des autres : la résilience des uns, la chaleur des autres, la profondeur, la joie, la ténacité, l'intériorité, l'élan. Le retour d'*Israël* à lui-même suppose cette rencontre.

Si nous voulons arriver pleinement à **ליג בעומר** (*Lag BaOmer*), remettre la musique, retrouver l'élan, redonner de la vigueur à nos couples et à notre peuple, alors la vraie question est peut-être celle-ci : qu'ai-je à apprendre de ceux qui m'entourent ? En quoi m'inspirent-ils ? Plus l'autre m'inspirera, plus j'aurai pour lui de la considération ; et plus il y aura entre nous du **כבוד**, plus l'espace relationnel deviendra un espace fertile. **Shabat Shalom!**

### Mariacha Draï

Pour la protection du soldat **Shimon ben Ruthy** ainsi que tous nos soldats sur tous les fronts.

Pour l'élévation de l'âme de:

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël

Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !

